

Giacomo Todeschini

La comptabilité à partie double et la “rationalité” économique occidentale: Max Weber et Jack Goody

[A stampa in *Ecrire, compter, mesurer. Vers une histoire des rationalités pratiques*, a cura di N. Coquery-F. Menant - F. Weber, Paris 2006, pp. 67-76 © dell'autore - Distribuito in formato digitale da “Reti Medievali”]

On remarque, dans les questions de méthode qui servent d'introduction à ce colloque, une forte demande d'éclaircissements des relations qui se nouent dans les pratiques économiques entre aspects «cognitifs» et aspects «rituels»; cette question amène à son tour à se demander s'il n'y a pas

dans les techniques utilisées (listes, comptabilité, mesure), non seulement une dimension cognitive (rendre telle opération pensable et possible) mais également une dimension rituelle qui rend l'acte socialement efficace.

Je voudrais saisir le point de départ offert par cette invitation pour réfléchir sur la notion de rationalité comptable qui est présente en bien des points de l'œuvre de Max Weber, et qui s'y disperse sans donner lieu à un traitement vraiment systématique. Il faut rappeler que cette œuvre se présente comme un ensemble de textes très fragmenté, qui n'a pas d'homogénéité thématique et n'a pas non plus été entièrement mis en ordre par son auteur ; c'est en fait un montage qui a été réalisé en grande partie après la mort de Weber (par les soins d'abord de Marianne Weber en 1922, puis de Johannes Winckelmann en 1956) à partir de groupes de textes composés à des moments différents et selon des logiques différentes : on ne peut donc jamais les réduire, sous une forme unitaire, à la thèse fameuse sur l'esprit (*Geist*) du capitalisme comme produit de l'éthique calviniste et protestante.

Une première phase d'élaboration, interrompue par la crise psychique qui frappa Weber en 1898, et par l'impossibilité de travailler qui s'ensuivit pendant quelques années, comprend les études qui concernent le droit commercial du Moyen Âge et l'histoire agraire de l'Antiquité. C'est à une seconde phase, dont on peut faire coïncider le début avec le voyage aux Etats-Unis de 1904, qu'appartiennent les études sur l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme, publiées en 1904-1905 ; des années suivantes, jusqu'à la mort de Weber (14 juin 1920) datent les travaux décisifs sur la sociologie des religions et sur les rapports entre économie et société à différentes époques et dans différentes contrées. Les leçons munichoises de 1919-1920, publiées après la mort de Weber, en 1923, concluent l'œuvre. Tout cet ensemble d'études, ou au moins la production des années 1905-1920, a été, on l'a dit, réorganisé et republié à plusieurs reprises après la mort de Weber, et très souvent, les critiques de la «thèse» weberienne sur «l'esprit du capitalisme» ne connaissent pas l'œuvre de près, et ne semblent pas avoir conscience de son inachèvement et de sa complexité, qui offrent une multiplicité de plans de lecture possibles. Mais c'est précisément ce qui la rend fascinante, et c'est cet aspect que soulignent les lecteurs les plus attentifs de Weber, à commencer par Schuchter¹.

Dans les œuvres de Max Weber, surtout celles qu'il a écrites entre 1919 et 1920 (publiées en 1922 seulement, sous le titre global d'«Économie et société», *Wirtschaft und Gesellschaft*), mais aussi dans ses leçons de Munich qu'on peut aujourd'hui lire sous le titre (donné à l'édition posthume de 1923) de «Histoire économique» ou «Esquisse d'histoire universelle de l'économie et de la société», la comptabilité, et la comptabilité à partie double en particulier, apparaît comme la forme essentielle de la rationalité économique occidentale, et même, pourrait-on ajouter, de la rationalité mathématique qu'a produite l'Occident européen et qui s'est très précisément matérialisée dans les

¹ Cfr. Marianne Weber, *Max Weber. Ein Lebensbild*, Tübingen, 1926 ; P. ROSSI, *Introduzione* à Max Weber, *Economia e società*, I, Milan, 1981, p. XXI-XLIII ; G. Poggi, *Calvinism and the capitalist spirit : Max Weber's Protestant ethic*, Londres, 1983 ; W. Schluchter (éd.), *Max Webers Sicht des okzidentalen Christentums. Interpretation und Kritik*, Francfort/Main, 1988 ; W. Schluchter, *Religion und Lebensführung. Studien zu Max Webers Religions- und Herrschaftssoziologie*, Francfort/Main, 1988 ; H. Lehmann et G. Roth (éd.), *Weber's Protestant Ethic. Origins, Evidence, Contexts*, Cambridge, 1995.

formes concrètes de cette procédure comptable. Pour autant que la dispersion des textes de Weber permette d'en juger, cette histoire de la comptabilité ne fait qu'un, pour lui, avec la mutation historique de l'Occident : à l'organisation locale de l'économie mercantile se substitue la globalité, dont la vocation est en un certain sens universelle, des dialectiques de l'échange et de la production «capitalistes», avec toutes leurs implications dans le domaine non-économique, dans l'ordre de l'éthique et du salut².

Toutefois, les travaux de Weber offrent davantage de continuité qu'on ne le pense parfois, et il avait déjà observé dans ses écrits sur l'éthique protestante qu'avec les calvinistes anglais

la vieille image médiévale (déjà présente dans l'Antiquité) des comptes tenus par Dieu lui-même en arrivait ... à comparer, avec un mauvais goût caractéristique, le rapport du pécheur avec Dieu à celui d'un client avec le *shopkeeper*, le boutiquier : une fois qu'on est endetté, on ne peut guère, en y faisant passer tous ses gains, que payer les intérêts courants, mais jamais la somme due elle-même³.

Weber ne connaissait pas - et ne voulait pas de toute façon citer explicitement - les innombrables métaphores économiques du salut qui émaillent aussi bien les écrits théologiques et exégétiques, depuis les Pères de l'Église, que les traités de contenu directement économique des trois derniers siècles du Moyen Âge occidental ; et pourtant dès 1905 il soulignait l'existence d'un point commun entre la rationalité comptable calviniste et celle des moines du Moyen Âge, qui, pour résumer, consistait essentiellement en l'habitude foncièrement chrétienne de transposer métaphoriquement le salut spirituel en termes de rationalité comptable ; on remarquera que cette métaphore amenait par ailleurs le langage occidental de l'économie à conceptualiser ses propres itinéraires sémantiques en se servant normalement de modes d'exposition et d'un vocabulaire qui s'étaient formés et avaient été pratiqués au sein d'une langue liturgique et rituelle.

Encore en 1920, dans l'introduction aux *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*, Weber souligne que

l'organisation rationnelle moderne de l'entreprise capitaliste n'aurait pas été possible sans deux autres importants facteurs de développement : la séparation entre la gestion domestique et l'entreprise ... et, étroitement liée à ce premier phénomène, la comptabilité ou tenue rationnelle des livres⁴.

Weber fournit une formulation de ce même énoncé, en termes formels et abstraits, dans le deuxième chapitre de sa *Théorie des catégories sociologiques*, intitulé *Catégories fondamentales de l'action économique*, surtout dans le § 11, consacré à la notion de «calcul» du capital. «A l'acquisition économique rationnelle appartient une forme spécifique de calcul monétaire : le calcul du capital», observe Weber, qui renvoie pour l'intelligence de ce concept, d'une part à la notion de calcul détaillé des biens qui existent au début de l'opération économique, et d'autre part au calcul de la richesse qui existe lors de la conclusion de l'entreprise : «dans le cas d'une entreprise d'acquisition continue», ce calcul se transformera en «bilan initial et final». Toutefois, pour que cette technique de calcul soit complètement opératoire, elle doit être dotée d'une capacité à évaluer les risques de l'action économique, et donc les pertes qu'on peut estimer probables. Cet élément du paradigme comptable rattache l'art ou la science mathématique du calcul à une qualité

² Cfr. M. Weber, *Zur Geschichte der Handelsgesellschaften im Mittelalter. Nach südeuropäischen Quellen*, Stuttgart, 1889 (rééd. Amsterdam, 1964) ; Idem, «Die protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus», *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, 20-21 (1904-1905) rééd. in Idem, *Gesammelte Aufsätze zur Religionsphilosophie*, I, Tübingen, 1920 (= *L'etica protestante e lo spirito del capitalismo*, Milan, 1995) ; Idem, *Wirtschaft und Gesellschaft* (1ère éd. Berlin, 1922), éd. K. Winckelmann, Berlin, 1956 (= *Économie et société*, Paris, 1971 ; *Economia e società*, Milan, 1981) ; Idem, *Wirtschaftsgeschichte. Abriss der universalen Sozial- und Wirtschaftsgeschichte* (rédigé en 1919-20, publié en 1923), Berlin, 1981 (= *Histoire économique. Esquisse d'une histoire universelle de l'économie et de la société*, Paris, 1991).

³ M. Weber, *L'etica...*, cit., chap. II, § 1, p. 185.

⁴ M. Weber, *L'etica...*, cit., chap. II, § 1, p. 42.

cognitive du sujet qui investit son capital dans des affaires qui devront lui *rapporter* un profit : il s'agit d'une capacité à connaître le marché et le système des valeurs économiques, ce dernier étant lui-même fondé sur l'appartenance à un système de marché bien déterminé dont l'homme d'affaires doit connaître les langages et les règles. Cette syntaxe et cette grammaire du profit débouchent inévitablement, observe Weber, sur ce que l'on appelle communément « concurrence » : « le calcul du capital, dans sa configuration la plus rationnelle formellement, présuppose donc la lutte de l'homme contre l'homme »⁵.

Il faut souligner que même à ce niveau de définition, sociologique dans sa forme, Weber insiste⁶ sur une interprétation de la signification historique de la rationalité comptable occidentale : cette interprétation met certes en évidence les caractères qui découlent de l'organisation politique médiévale et moderne, mais identifie aussi dans la dynamique comptable l'affrontement concret entre des sujets - les acteurs économiques -, qui ne peut s'expliquer que par la reconstruction des choix éthiques ou des options d'investissement de ces sujets eux-mêmes. La méthode est fructueuse : récemment encore Mary Douglas a proposé de reconstruire le système du marché en cherchant à comprendre les dialectiques que constituent les choix économiques des entrepreneurs et des consommateurs, et donc en se fondant sur l'analyse des comportements économiques - comptabilité comprise - que les sujets adoptent dans un but d'identification éthique et politique⁷. En d'autres termes, Weber choisit, pour aborder le problème historique que constituent les significations sociales des procédures comptables entre Moyen Âge et temps modernes, une démarche qui nous permet de reconstituer son approche méthodologique à la question de la « nature » occidentale de la rationalité économique. La démarche ainsi restaurée se présente en des termes bien éloignés des stéréotypes en vertu desquels Goody a pu encore récemment, dans « Orient en Occident », présenter l'image d'un Weber fanatique d'une conception abstraite de la rationalité occidentale, et dont l'aveugle ethnocentrisme ne peut qu'être mis en déroute, brillamment et sans surprise, par les champions du relativisme culturel⁸.

Quoi qu'il en soit, c'est dans les leçons de Munich de 1920 que Weber, peu avant sa mort, reprend ses thèses de 1905 sur l'esprit du capitalisme et concrétise ses présupposés sociologiques en les insérant dans un vaste cadre d'histoire économique : ils lui servent dès lors à décrire les dialectiques commerciales et financières, surtout pour la période entre Moyen Âge et époque moderne ; une attention particulière est portée au monde des villes commerciales italiennes, celui-là même qui avait suscité les réflexions sur la « bourgeoisie » de Werner Sombart⁹. A ce point du discours weberien réapparaît un sujet qui était caractéristique de ses recherches de jeunesse, dans le domaine du Moyen Âge surtout, et qui s'était ensuite effacé du champ de ses préoccupations : les compagnies commerciales¹⁰.

Il y a commerce rationnel là où, la nécessité de tenir des comptes ayant été établie, elle devient essentielle pour la vie économique. La nécessité du calcul exact est apparue, au début, partout où les affaires étaient conduites par des compagnies¹¹.

Weber introduit ici sa réflexion sur l'apparition de l'abaque : celle-ci est conçue à la fois comme un élément décisif pour pouvoir comprendre les transformations des techniques de calcul occidental considérées dans toute l'ampleur de leur capacité de transformation sociale et culturelle, et en

⁵ M. Weber, *Economia e società*, cit., chap. I, *Teoria delle categorie sociologiche*, p. 86-88.

⁶ En adoptant une démarche qui sera également caractéristique des leçons de Munich, dans lesquelles, selon Philippe Raynaud, il s'affirme politologue, marxiste et historien de l'économie : P. Raynaud, « Max Weber et l'économie », in M. Weber, *Histoire économique...*, cit., p. I-XI. Cfr. R. Boudon, *Le sens des valeurs*, Paris, 1999, III, p. 137 et suiv.

⁷ M. Douglas et B. Isherwood, *The World of Goods*, New York, 1979 ; M. Douglas, *Thought Styles*, Londres, 1996.

⁸ J. Goody, *L'Orient in Occidente. Una riscoperta delle civiltà orientali*, Bologne, 1999 (= *East in the West*, Londres, 1997 ; *L'Orient en Occident*, Paris, 1998), chap. II, p. 77 et suiv.

⁹ Cfr. J. G. Backhaus (éd.), *Werner Sombart (1863-1941) - social scientist. 1. His life and work. 2. His theoretical approach reconsidered. 3. Then and now*, Marburg, 1996 ; F. Raphaël, *Judaïsme et capitalisme. Essai sur la controverse entre Max Weber et Werner Sombart*, Paris, 1982 ; H. Lehmann, « The Rise of Capitalism: Weber versus Sombart », in H. Lehmann and G. Roth (éd.), *Weber's Protestant Ethic...*, cit., p. 195 et suiv.

¹⁰ Cfr. M. Weber, *Zur Geschichte der Handelsgesellschaften...*, cit.

¹¹ M. Weber, *Histoire économique...*, cit., p. 246.

même temps comme clef pour déchiffrer les rapports entre rationalité mercantile occidentale (une technique qui devient une habitude sociale diffuse) et rationalité mercantile orientale. L'histoire de l'abaque et de son dépassement déterminé, entre XVe et XVIe siècles, par l'introduction de la comptabilité à partie double¹², est selon Weber quelque chose de bien différent de l'histoire banalement ethnocentrique du triomphe d'une rationalité occidentale supérieure, ce qu'elle semblerait être si l'on en croit ce que Goody rapporte des thèses weberiennes ; si l'on considère la gamme complexe des argumentations de Weber sur la signification sociale qu'ont acquise en Occident les techniques comptables, il s'agit plutôt de l'histoire d'un langage, celui-là même qui est constitué par les techniques comptables : né en Orient, il devient entre Moyen Âge et temps modernes l'expression caractéristique de tout le système de relations sociales et d'obligations de l'Europe occidentale, et il acquiert donc une profondeur politique bien particulière.

«Le système de chiffres caractérisés par leur position que nous utilisons», écrit Weber, «est une invention indienne, reprise par les Arabes et peut-être diffusée en Europe par les Juifs. Ceci dit, il faut attendre les croisades pour que ce système prenne une extension suffisante pour en faire un mode de calcul utilisable. Sans ce système, un calcul rationnel était impossible. Toutes les populations qui comptaient en utilisant des lettres à la place des chiffres - comme les peuples de l'Antiquité et les Chinois - avaient besoin de se servir parallèlement d'un moyen mécanique pour calculer. De l'Antiquité jusqu'à la fin du Moyen Âge, la table pour calculer, *abacus*, servait à cet usage et on continua à l'utiliser longtemps après l'introduction des chiffres arabes et du système de calcul par position des chiffres. En effet, quand le système de calcul par position pénétra en Europe, il fut d'abord considéré comme une technique de concurrence déloyale et donc condamnable, dans la mesure où il défavorisait par rapport à leurs concurrents les marchands compétents mais hostiles à son utilisation. On tenta donc au début d'interdire cette pratique, et pendant un certain temps on la vit même prohibée dans les corporations florentines des producteurs de drap, dont le développement économique était pourtant particulièrement avancé. L'abaque rendait toutefois la division difficile, à tel point que celle-ci était considérée comme un art peu répandu ; au demeurant, parmi les comptabilités florentines de ce temps qui nous sont parvenues, celles qui utilisent des lettres au lieu de chiffres sont erronées dans la proportion des trois quarts sinon des quatre cinquièmes. On en arriva donc, pour cette raison, à réserver les chiffres romains à l'enregistrement dans les livres de commerce, tandis que les calculs étaient désormais effectués en chiffres arabes. Le système de calcul par position des chiffres ne fut cependant reconnu officiellement qu'au XVe et au XVIe siècles ... C'est sur la base d'une bonne connaissance du système de calcul par position des chiffres que s'est développée la comptabilité occidentale»¹³.

En insistant sur cette évolution, Weber renoue avec ses travaux de jeunesse sur le droit commercial du Moyen Âge, mais aussi avec ceux de Sieveking et de Schulte¹⁴. Sa perspective d'ensemble reste la reconstruction d'un développement social particulier, caractérisé par l'organisation économique citadine, et dont les protagonistes sont les sociétés fondées sur le contrat de *commenda* : «C'est sur le terrain de la société commerciale que la comptabilité a acquis sa forme perfectionnée»¹⁵.

A l'issue de cette présentation sommaire, on croit pouvoir affirmer que la problématique tournant autour de la notion de «rationalité occidentale», que Goody dit extraire des écrits de Weber, apparaît entièrement fondée sur une lecture hâtive du complexe des textes weberiens, et sur une conceptualisation de la «rationalité» économique bien difficile à accepter. Le dernier des travaux de Goody, qui développe sur ce point une réflexion méthodologique nettement plus ambitieuse que

¹² Cfr. R. De Roover, *The Development of Accounting prior to Luca Pacioli according to the Account Books of Medieval Merchants* (1956), rééd. dans Idem, *Business, Banking and Economic Thought in Late Medieval and Early Modern Europe*, Chicago-Londres, 1974, p. 119-180.

¹³ M. Weber, *Histoire économique...*, cit., p. 246-247.

¹⁴ Ibidem, p. 247 et suiv. ; H. Sieveking, «Aus venetianischen Handlungsbüchern», *Schmollers Jahrbuch*, 25-26 (1901-2) ; A. Schulte, *Geschichte der groben Ravensburger Handelsgesellschaft 1380-1530*, Stuttgart, 1923. Cfr. W. Endemann, *Studien in der romanisch - kanonistischen Wirtschafts- und Rechtslehre bis gegen Ende des 17. Jahrhunderts*, 2 vol., Berlin, 1874 (rééd. Aalen, 1962).

¹⁵ M. Weber, *Histoire économique...*, cit., p. 248.

son livre antérieur *La logique de l'écriture*¹⁶, entend par «rationalité» un *habitus* ou une attitude économique totale ; c'est celle-ci que, selon Goody, Weber aurait proposée dans sa thèse célèbre sur les rapports entre l'esprit du capitalisme et l'éthique calviniste, et c'est à elle que s'oppose au contraire la classification anthropologique des comportements et des logiques économiques que présente pour sa part Goody. Cette classification se fonde sur l'identification de multiples critères culturels de l'utilité et du profit qui contredisent l'affirmation weberienne – supposée - de la suprématie économique-rationnelle de l'Occident. Celle-ci se dissout ainsi dans l'archive, immensément dilatée dans l'espace et le temps, des attitudes économiques des diverses civilisations et populations : archive qui se prête mieux à décrire les formes de la rationalité économique, qu'à les replacer dans leur contexte politique et social.

En partant de ces présupposés, et en particulier en attribuant à Weber une thèse à l'idéologie sans nuances, Goody n'a pas de difficulté à démontrer que toute culture écrite, qu'elle soit d'Orient ou d'Occident, a produit des stratégies économiques, et spécialement des formes de rationalité comptable, dont les buts étaient l'utilité économique générale, la simplification des échanges, etc.¹⁷ Une lecture de Weber extrêmement simplifiée, et des connaissances largement dépassées sur l'historiographie de la «révolution commerciale du Moyen Âge» et sur ses problématiques : tels sont les arrière-plans de la réflexion de Goody sur les liens entre les rationalités économiques «occidentale» et «orientale». Dans sa démarche se mêlent une sorte de tardif structuralisme, un fond de relativisme culturel, et une approche de systèmes conceptuels non occidentaux, extrêmement divers entre eux, qui se fonde sur des bases elles-mêmes critiquables : des rapprochements pour le moins hâtifs entre passé éloigné et passé proche, ou une «redécouverte» de l'Orient qui se résume souvent à des lieux communs de type post-colonial, supposés fournir par eux-mêmes des explications («L'Inde est un pays de comptables. Ils sont assis en tailleur devant des tables basses, dans les magasins et les boutiques»¹⁸). On peut d'ailleurs mieux comprendre d'où proviennent certaines équivoques entre Weber et Goody si l'on prend en compte l'imprécision des définitions et des propositions historiques qu'utilise celui-ci en vue d'éclaircir le sens de la rationalité économique occidentale entre XIIIe et XVe siècles. On est frappé par exemple, dans les pages qu'il consacre aux relations entre religion et économie en Occident, ou entre Eglise catholique et capitalisme, par la façon extraordinairement générale avec laquelle sont identifiées et décrites les institutions prises en compte. Il part du présupposé, qui provient d'une abondante historiographie de la première moitié du XXe siècle mais ne peut en aucune façon être démontré, selon lequel une Eglise («l'Eglise») aurait existé dès les XIe et XIIe siècles en tant qu'institution compacte et totalisante, et il imagine pour l'Occident de la révolution commerciale une opposition claire et nette entre la société laïque qui serait l'univers mercantile, et la société ecclésiastique qui serait l'univers du sacré. Restant indifférent aux discussions qui ont remis en cause depuis déjà plusieurs dizaines d'années cette dialectique bien sèche¹⁹, Goody fait dériver de cette tension, qu'il donne comme une vérité positive, un conflit qui déboucherait sur l'anathème qu'auraient lancé les clercs sur les affaires des marchands et surtout sur les activités de crédit. L'hypothèse n'a rien de nouveau, et elle a autrefois rallié - non sans débats cependant - le consensus des historiens. Mais la version simplifiée qu'en présente Goody élague toutes les modifications qu'y ont depuis introduites les recherches précises sur les sources, menées par des chercheurs comme Noonan, Baldwin ou plus récemment Langholm²⁰, et qui ont mis en lumière la complexité des rapports entre l'Eglise d'Occident, le droit canon, le droit civil et le marché. Dépourvu de ces relectures, le propos de Goody n'est guère plus qu'un credo historiographique, et presque une caricature involontaire des propos, autrement complexes, que tenaient ceux qui ont proposé cette hypothèse : Saponi, Lopez, Le Goff, et avant eux Roscher, Funk, Toniolo, Brants et d'autres encore. De cette lecture simplifiée

¹⁶ J. Goody, *La logique de l'écriture. Aux origines des sociétés humaines*, Paris, 1985.

¹⁷ J. Goody, *L'Oriente...*, cit. ; cfr. Idem, *La logique...*, cit.

¹⁸ J. Goody, *L'Oriente...*, cit., p. 109.

¹⁹ Parmi les nombreuses interprétations qui ont cherché à analyser la complexité de ces rapports, on verra au moins, dans des perspectives différentes, M. Gauchet, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, 1985 ; J.-Ph. Genêt et B. Vincent (éd.), *Etat et Eglise dans la genèse de l'Etat moderne*, Madrid, 1986.

²⁰ O. Langholm, *Economics in Medieval Schools: Wealth, Exchange, Value, Money and Usury according to the Paris Theological Tradition, 1200-1350*, Leyde, 1992.

des rapports entre Eglise et société civile au Moyen Âge, et de l'économie qui les sous-tend, Goody tire donc la preuve d'une dichotomie occidentale entre rationalité religieuse et rationalité comptable²¹. Un rôle à part est tenu dans cette construction par les monastères et les ordres religieux qui les regroupent. Weber y voyait, surtout dans ses derniers textes²², les débuts d'une rationalité économique fondée sur la cohérence entre la stratégie du salut et le perfectionnement de la gestion administrative, et cette intuition a été tout récemment confirmée concrètement par des travaux comme ceux de Devroey et de Meyer²³. Goody quant à lui identifie correctement dans les monastères les lieux où l'on traduisait les oeuvres philosophiques et politico-économiques des Arabes ; il y voit également - ce qui est moins clair - un prélude à la naissance des universités. Mais il trace une ligne de démarcation extrêmement nette entre l'institution monastique et le marché occidental, chacun ayant ses propres techniques et ses propres stratégies de profit, et étant donc doté d'une «idéologie» ou d'une rationalité parfaitement autonome. De telles interprétations sont passablement éloignées de celles qu'a prospectées la recherche historique récente²⁴. Un regard aux sources utilisées par Goody fournit la clef de cette divergence, et permet de mieux comprendre les raisons de sa polémique contre Weber, et peut-être aussi de sa façon de présenter la «thèse» weberienne, sous la forme d'une revendication de la supériorité rationnelle de l'Occident, celui-ci étant lui aussi conçu comme un sujet doté d'une unité intangible. D'une part en effet cette «thèse» est réduite à quelques phrases et on perd complètement de vue, ou plus exactement on confond avec une velléité idéologique, l'incitation méthodologique que donne Weber à lire les dynamiques sociales et religieuses, c'est-à-dire les pratiques et leurs conceptualisations, comme des éléments du devenir historique qui interfèrent entre eux. D'autre part le passé médiéval de l'Europe (l'usage du terme «occidental» et le binôme Est-Ouest étant par eux-mêmes des éléments de confusion) prend dans le discours de Goody la forme d'un épisode incompréhensible en-dehors de la dialectique stéréotypée succès/crise, innovation/imitation, et, au total, succès/insuccès : l'objectif essentiel apparaît finalement d'établir si «l'Occident» a vraiment inventé la rationalité comptable, ou si quelqu'un d'autre ne l'aurait pas fait avant (ou après). Une lecture partielle et acritique de l'historiographie et des thèses de Pirenne, de De Roover et de Lopez, mais aussi de Cumont, reçus comme des autorités indiscutables pour l'histoire économique du Moyen Âge européen, permet donc à Goody d'affirmer que durant le haut Moyen Âge c'était grâce aux «marchands des cités de Gaule, d'Espagne, d'Italie et d'Afrique du Nord, pour la plupart Syriens et Juifs», que le commerce avait survécu, «de sorte que les papyrus et les épices voyageaient jusqu'aux régions septentrionales de l'empire des Francs», mais qu'à partir du XIe siècle le progrès comptable et économique de l'Occident résulta entièrement de l'esprit d'entreprise d'«une nouvelle bourgeoisie» capable d'accumuler «des patrimoines considérables». Le hiatus supposé entre cette nouvelle civilisation²⁵ et «l'Eglise» aurait dépendu selon Goody, qui renvoie sur ce point à Le Goff, mais surtout au Pirenne de 1928, non seulement de l'hostilité cléricale envers les logiques de profit, mais aussi de l'incapacité des techniques intellectuelles ecclésiastiques à affronter les exigences des marchands qui, évidemment bien plus concrets que les clercs, recherchaient «une instruction centrée sur la pratique de la vie commerciale»²⁶. La conclusion de Goody est que la rationalité comptable occidentale, ainsi chassée de la «culture» et du champ de compétence des experts de la foi, se retrouva dans la dépendance de situations économiques particulières, des cycles de crise et de renaissance qui caractérisaient le marché à l'aube de la modernité. Loin d'être propre à une culture et insérée dans un espace politique, la rationalité occidentale, simple aptitude marchande au calcul et à la programmation, particulièrement visible dans la «partie double», se réduit à un

²¹ J. Goody, *L'Oriente...*, cit., p. 80 et suiv.

²² M. Weber, *Histoire économique...*, cit., p. 369 et suiv., p. 382.

²³ J.-P. Devroey, «*Ad utilitatem monasterii*. Mobiles et préoccupations de gestion dans l'économie monastique du monde franc», *Revue Bénédictine*, 103/1-2 (1993) (*Le monachisme à Byzance et en Occident du VIIIe au Xe siècle*), p. 224-240 ; U. Meyer, *Soziale Handeln im Zeichen des "Houses"*. *Zum Ökonomik in der Spätantike und im frühen Mittelalter*, Göttingen, 1998.

²⁴ Voir par exemple, *Mercati e mercanti nell'Alto Medioevo: l'area euroasiatica e l'area mediterranea*, Spolète, 1993.

²⁵ J. Goody, *L'Oriente...*, cit., p. 82-83.

²⁶ *Ibidem*, p. 84.

développement tardif, «une renaissance et une remise en oeuvre» de techniques déjà connues dans l'Antiquité en Méditerranée, et plus généralement dans les civilisations orientales²⁷.

Cette critique à Weber, et surtout au Weber de 1905 - puisque Goody ignore à peu près celui des leçons de Munich et des grands développements sociologiques - se fonde évidemment sur une équivoque qui résulte elle-même, on l'a vu, de l'acceptation complète et absolue de résultats historiographiques franchement datés et de surcroît traduits en termes passablement stéréotypés, et de l'attention qu'elle porte Goody en premier lieu à la question de l'innovation en Orient ou en Occident dans le domaine des procédures comptables, des techniques de calcul rationnel et de la comptabilité à partie double : une approche qui lie l'originalité d'une rationalité économique et comptable non pas tant à sa spécificité politique et culturelle qu'à la chronologie de son apparition sur le théâtre du monde.

La réflexion de Weber peut être aujourd'hui critiquable de point de vue historiographique ; mais c'est plutôt la conséquence de la dichotomie idéaliste qui semble la traverser, et se manifeste surtout dans la notion de *Geist* économique, bien distincte de celle de pratique économique quotidienne, de comportement actif. En revanche il ne semble guère fondé de critiquer l'affirmation de la primauté économique de l'Occident, qui tout compte fait reste indécise dans le corpus des textes de Weber, et est de toute façon soumise à de longues discussions, qui prennent parfois l'allure de polémiques envers Sombart. Il faut noter à ce propos, un peu paradoxalement, que cette discussion par Weber, non aboutie, du problème que constituent pour l'Occident européen les rapports entre logiques des comportements économiques, logiques normatives et codes politiques et religieux, s'avère aujourd'hui précieuse pour les historiens de la société médiévale et moderne : elle leur offre un point de départ pour renouveler leur étude de la longue période qui va de la réforme grégorienne et de la transformation économique des Xe-XIIe siècles jusqu'à la naissance des Etats nationaux et à l'élargissement de la signification politique des institutions bancaires européennes entre XVe et XVIe siècles : on voit de plus en plus combien l'économie de cette période est caractérisée par l'entrecroisement entre les nécessités du quotidien, la capacité de construire des projets, et la codification rituelle des choix. Si l'étude de ces facteurs s'impose aujourd'hui, et que Weber affleure en conséquence plus souvent dans la réflexion historiographique, c'est justement parce qu'on abandonne le paradigme historiographique qui supposait dans la société prémoderne l'incompatibilité entre religieux et laïc, entre rituel et rationnel, entre vertueux et utile, entre théologique et politique. On est d'autant plus surpris de constater que l'approche de Goody au thème de la comptabilité occidentale - en dépit de son souci de souligner l'importance des liens de l'écriture avec la logique économique, le crédit, l'administration - témoigne d'une indifférence presque complète envers la sémantique concrète des textes médiévaux et de ceux du début des temps modernes en ce qui concerne les rapports entre morale, économie, et gestion des richesses en famille, en Eglise et dans la cité. Or ces textes disposent des moyens pour traduire ces préoccupations dans les langages techniques de la théologie, de l'administration et de la comptabilité commerciale. Bornons-nous à rappeler le dialogue serré sur les dynamiques contractuelles que conduisirent du XIIe au XVe siècles pouvoirs laïcs, pouvoirs ecclésiastiques et experts en droit canonique et civil, à Bologne, Paris, Barcelone : ces complexes enchaînements de textes suffisent à faire comprendre combien est dépourvue concrètement de sens historique l'idée qu'a émergé à cette époque une rationalité comptable objective, comprise comme un comportement économique autonome, identifiable et comparable à des manifestations de rationalité analogues en Orient. Affirmer que le lien entre religion et affaires n'a pas été une exclusivité de l'Occident européen (et que, par exemple, on le retrouve dans l'Egypte médiévale²⁸) paraît moins important que d'étudier les parcours concrets qu'a pu suivre l'interaction rituelle et politico-religieuse entre les personnes et les institutions, européennes ou non, qui travaillaient dans les domaines de l'action économique, de la prévision financière et de la mémorisation comptable²⁹. Des recherches exemplaires quant à la méthode ont été réalisées ces

²⁷ Ibidem, p. 98.

²⁸ Ibidem, p. 105 et suiv.

²⁹ On verra en dernier lieu les actes, de prochaine publication, du colloque *Credito e usura fra teologia, diritto e amministrazione. Linguaggi a confronto (sec. XII-XVI)* (Trente, 3-5 septembre 2001).

dernières années par des historiens et des anthropologues sur le droit, les langages et les institutions économiques, tant de l'Orient que de l'Occident : rappelons en guise de conclusion les travaux de Langholm sur l'élaboration de la doctrine économique des scolastiques, de Soloveitchik et de Weingort sur celle du rabbinisme méditerranéen, de Qureshi, Goitein, Udovitch, Haque, Johansen en ce qui concerne les pratiques et les langages économiques de l'Islam, de Malamoud sur les rapports entre ritualisme et économie dans la tradition indienne³⁰.

³⁰ L'article a été traduit de l'italien par François Menant. En ce qui concerne les références bibliographiques (celles des ouvrages de Weber et de Goody surtout), il a semblé préférable de conserver les éditions utilisées par G. Todeschini, sans leur substituer les traductions françaises correspondantes -sauf, naturellement, lorsque la version originale de l'article citait elle-même une édition française.